Dimanche 27 octobre, Oullins la Sarra

Lc 18, 9-14

*(Parabole du Pharisien et du collecteur d’impôts)*

[9](https://lire.la-bible.net/verset/Luc/18/9/TOB)Il dit encore la parabole que voici à certains qui étaient convaincus d’être justes et qui méprisaient tous les autres :

[10](https://lire.la-bible.net/verset/Luc/18/10/TOB)« Deux hommes montèrent au temple pour prier ; l’un était Pharisien et l’autre collecteur d’impôts.

[11](https://lire.la-bible.net/verset/Luc/18/11/TOB)Le Pharisien, debout, priait ainsi en lui-même : “O Dieu, je te rends grâce de ce que je ne suis pas comme les autres hommes, qui sont voleurs, malfaisants, adultères, ou encore comme ce collecteur d’impôts.

[12](https://lire.la-bible.net/verset/Luc/18/12/TOB)Je jeûne deux fois par semaine, je paie la dîme de tout ce que je me procure.”

[13](https://lire.la-bible.net/verset/Luc/18/13/TOB)Le collecteur d’impôts, se tenant à distance, ne voulait même pas lever les yeux au ciel, mais il se frappait la poitrine en disant : “O Dieu, prends pitié du pécheur que je suis.”

[14](https://lire.la-bible.net/verset/Luc/18/14/TOB)Je vous le déclare : celui-ci redescendit chez lui justifié, et non l’autre, car tout homme qui s’élève sera abaissé, mais celui qui s’abaisse sera élevé. »

Prédication

Nous voici aujourd’hui en présence d’un pharisien franchement antipathique, et d’un collecteur d’impôts qui apparait au contraire assez sympathique. Nous pourrions presque dire :

« O Dieu, je te rends grâce de ce que je ne suis pas comme ce pharisien, orgueilleux, vaniteux, égoïste, … » […]

Non, vous avez raison, ce n’est pas une bonne idée.

Mais cette entrée en matière quelque peu provocatrice nous encourage, je crois, à relire ce passage en allant au-delà de la caricature. Ces deux personnages peuvent représenter les deux faces de nous-mêmes, d’un même groupe humain, d’un même individu. Le texte parle d’ailleurs de deux « anthropos », « êtres humains », et pas de deux personnes masculines. De plus, s’ils sont mis en contraste l’un par rapport à l’autre, ils sont tout de même tous deux en train de prier dans le même temple, ce qui constitue un point commun non négligeable. A travers cette parabole, il y a un discernement à opérer. Et peut-être une moisson à préparer.

La première chose est d’observer ce qui se passe vraiment, et qui sont ces deux personnages. Jésus vient, dans le passage qui précède immédiatement avec l’histoire du juge qu’il faut agacer jusqu’à ce qu’il cède, de faire l’éloge de la persévérance dans la prière. Maintenant, il parle de la posture que l’on adopte lors de cette prière. C’est la relation à Dieu qui est concernée et pas d’abord la posture sociale, même s’il y a des liens. Il s’agit donc d’une part de distinguer la posture sociale des personnes et la posture devant Dieu, d’autre part prendre du recul par rapport à la première impression que donnent les personnages.

Commençons par le pharisien. A priori, socialement et religieusement il est « irréprochable ». Il ressent le besoin d’afficher dans sa prière tout ce qu’il fait et tout ce qu’il ne fait pas. Et même, il en fait trop. La loi ne demande pas deux jeûnes par semaine, mais un, ni la dime de tout, mais d’une partie seulement. Pourquoi ce besoin d’afficher cette surenchère de « mérites » ? Ceci ressemble fort à une opération « marketing » d’autojustification. Mais il y a plus grave. L’autojustification ne semble pas lui suffire pour apparaitre « bien comme il faut » devant Dieu. Il éprouve aussi le besoin de se comparer aux autres et de les rabaisser. Comme s’il ne pouvait pas exister sans critiquer et mépriser le reste de l’humanité, ces autres qui sont tous voleurs, malfaisants, etc…contrairement à lui, bien sûr. C’en est trop. Vraiment trop. Ca cache quelque chose. A ce point, on commence à se demander quelle fragilité il tente, assez mal en fait, de dissimuler derrière tout ceci. Quelle blessure, quelle vulnérabilité, quelle faiblesse traduit cette attitude ? Un peu comme si cette surenchère constituait une carapace, un rempart entre lui et les autres, entre lui et Dieu, pour se protéger. Comme s’il avait peur, peur du monde, peur de Dieu, et plus probablement peur de lui-même. Et que le moyen de faire face qu’il avait trouvé était de se créer une enveloppe d’autojustification et de mépris parfaitement étanche. Parce qu’en effet, cette posture le rend hermétique à tout. Rien ne peut passer. Même pas l’amour. Même pas Dieu. Cet homme ne vit pas dans la relation. On pourrait presque dire que cet homme ne vit pas du tout. Parce qu’est-ce qu’on peut imaginer une vie, une vraie vie, sans relations ? Et pour entrer en relation, dans une vraie relation, particulièrement dans une relation d’amour, il faut accepter d’être vulnérable, d’être fragile. Accepter de faire confiance, accepter l’incertitude de l’autre, son côté parfois étrange et déroutant. Nous le savons tous, l’amour, la vie sont fragiles, incertains, déroutants. Et c’est aussi ce qui fait leur beauté. C’est ça qui nous rend vivants. Je crois que c’est ça, son problème, au pharisien : il n’assume pas d’être vivant. Comment pourrait-il alors accueillir la vie de Dieu ?

Par contraste, le collecteur d’impôts met à nu devant Dieu sa condition de pêcheur. Il le fait assez simplement, avec les codes de son milieu, sans orgie de mots. S’il en faisait plus, on pourrait le soupçonner de se complaire dans la culpabilité. Ce qui serait presque la même maladie que le pharisien. En effet, se laisser inhiber par la culpabilité suppose (quelque part) que l’on croit possible d’être parfait par soi-même, ce qui est une illusion équivalente à celle de se croire parfait, et finalement construit un « rempart » du même type. Mais là, il semble être simplement dans la vérité. On dit souvent que la vérité rend libre. Je crois que c’est assez vrai. Dans les relations humaines, c’est la vérité qui ouvre la porte au pardon, au fait que la vie continue. C’est assez sensible par exemple dans certaines affaires judiciaires. Quand un procès ne peut pas avoir lieu, ce qui manque le plus aux victimes ou à leurs familles, ce n’est pas tant le fait que le coupable n’est pas puni, même si évidemment ça compte, mais le fait que la vérité ne se fasse pas jour, que des paroles de vérité ne soient pas posées sur les blessures, sur les offenses. Notre collecteur d’impôt peut être justifié, parce qu’ayant risqué une parole de vérité, il a ouvert la brèche par laquelle l’amour de Dieu peut pénétrer en lui. Est-ce que sa vie sociale va changer ? Le texte ne le dit pas, car il se concentre sur la relation à Dieu dans la prière. Mais on sait une chose, c’est qu’il a changé, lui, car il a accueilli le fait d’être justifié. Et on peut imaginer que ce changement provoquera très certainement d’autres choses dans sa vie.

Alors, pour finir, que pouvons-nous retenir pour nous aujourd’hui ? Comme nous l’avons suggéré au début, il y a un discernement à opérer, et peut-être une moisson à préparer.

Un discernement, car si le pas de la foi nous invite à oser la vérité dans la prière, cette mise à nu n’est pas toujours possible dans le monde social. Certes, le mépris des autres n’est jamais favorable à une relation, mais l’autojustification est parfois difficile à éviter, par exemple lorsqu’on est injustement accusé et qu’on risque de perdre gros, son emploi, sa liberté, sa famille. Mais par ailleurs, ne pas regarder certaines blessures en face nous sépare les uns des autres, au travail, en famille, en communauté. Chacun a sans doute fait cette expérience d’une relation bloquée parce qu’une blessure n’est pas suffisamment mise à jour ou retravaillée dans la prière, parce qu’on a préféré s’en protéger artificiellement par de l’autojustification, par un excès de culpabilité, ou par un silence trompeur. Par une forme de déni qui nous ferait croire, à tort, que la blessure n’existe plus parce qu’on l’a occultée. Quelles sont nos carapaces, nos barrières ? Quelles sont celles que nous pouvons ouvrir ou faire tomber pour que des relations se réparent, pour que certaines pages de vies puissent s’ouvrir à nouveau ?

Une moisson à préparer, parce que, précisément, tout commence dans la prière. La prière personnelle, bien sûr, mais aussi la prière communautaire. C’est là que peut s’initier sans risques le pas de la foi, de la confiance. C’est là que peut se poser en vérité une Parole qui discerne, libère et envoie. Cette moisson, ce sera un bouquet d’espérance, de rencontres, de joies, d’amitiés trouvées ou retrouvées, de paix, cette moisson sera le fruit du discernement opéré dans l’abandon à Dieu dans la prière.

Alors, demandons-lui simplement, chacun et les uns pour les autres de nous accueillir en vérité dans son amour. Amen.